

## Please Don't Pass Her By

Stéphanie Pelletier

Number 133, April 2012

Pour Leonard Cohen

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/66265ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, S. (2012). Please Don't Pass Her By. *Moebius*, (133), 73–78.

## STÉPHANIE PELLETIER

### *Please Don't Pass Her By*<sup>1</sup>

Nous déambulons toutes les deux rue Marie-Anne. C'est le printemps. Le soleil est lumineux mais l'air est piquant. Je marche d'un pas tranquille et toi, tu sautilles. Quand tu étais petite tu courais toujours pour te déplacer, tu trottais. Grand-papa t'appelait Alexis le Trotteur.

Je t'ai invitée à déjeuner, tu es arrivée très en retard au métro Mont-Royal, comme d'habitude. J'ai attendu vingt-cinq minutes avant de voir apparaître tes cheveux platine ébouriffés et ton magnifique visage un peu honteux en haut de l'escalier roulant. Tu es arrivée juste avant que l'impatience ne me rende exécrable. Tu me fais vivre ça souvent. Pour te justifier, tu m'as inventé une histoire de clefs oubliées chez toi, qui impliquait le chien du voisin et une fenêtre. Je ne t'ai pas crue. Mais je pouvais bien te pardonner ça, je te pardonnerais n'importe quoi. Je t'aime. Je t'ai toujours dit que tu étais mon cœur.

Tu as des petites veines rouges dans le blanc des yeux et une brûlure sur l'avant-bras. Tu as l'air fripé, je n'ose pas imaginer ce que tu as fait hier soir. À quelle heure tu as pu te coucher, dans quel état et avec qui. Ta vie nocturne, je n'y peux rien. Tu es mon petit oiseau. Tant que tu continues à gazouiller le jour. Et ça pour gazouiller, tu gazouilles. Tu pépies; tu parles si vite que tu m'étourdis. Je me demande parfois comment l'air fait pour entrer dans tes poumons tellement tu t'emploies à le faire sortir en racontant n'importe quoi avec ta petite voix.

Ce matin, tu dois porter toute ta garde-robe: une camisole léopard, par-dessus une autre en strass, le tout enfilé sur un chandail collant noir semi-transparent, des jeans noirs avec des trous qui moulent à merveille tes

magnifiques jambes de sauterelle qui n'en finissent plus de finir et pas moins de quarante mille bracelets et colliers dépareillés. La moitié de tes fringues viennent de l'Armée du Salut, mais tu excelles dans l'art de les agencer. Tes cheveux blonds te donnent l'air de Marilyn Monroe qui aurait fait l'amour toute la nuit avec John F. Kennedy. Mais tu es plus belle que Marilyn Monroe. Tu es si belle que les gens voudraient que tu leur appartiennes. Même moi, j'ai déjà eu envie de t'enfermer dans une cage et de jeter la clef. Tu n'as jamais su poser de frontière entre toi et les autres, tu laisses pénétrer toute la lumière et la part d'ombre qui vient avec. Tu mens souvent, tu dissimules, mais cela n'empêche pas les gens d'entrer en toi comme dans un moulin. La porte est grande ouverte. En fait, il n'y a même pas de porte, pas même un seuil.

En sortant du métro, tu t'es empressée d'allumer une clope. Tu fumes comme un trou. Avant de me suivre à l'intérieur de la boulangerie M. Painchaud, juste à l'angle de Brébeuf, tu laisses tomber ton mégot sur le trottoir. Je nous achète des fougasses, les meilleures que j'ai mangées de ma vie, et aussi quelques danoises pour ta petite dent sucrée. Nous arrêtons ensuite au Café des cyclistes, parce qu'un déjeuner sans un bon café, nous considérons toutes les deux que c'est un sacrilège. Tu y verses au moins une dizaine de sucres et moi, je te regarde, hallucinée par cette montagne blanche qui ne se dissoudra qu'à moitié et qui fera un amas brun et granuleux au fond de ton gobelet. Je ne m'habituerai jamais à ça. Enfin, nous nous dirigeons vers le parc La Fontaine qui est juste à côté.

Du coin de l'œil, je remarque que ton pas ralentit et que ton rythme devient de plus en plus traînant à mesure qu'un grand sourire fasciné illumine ton visage de fée. Moi, j'accélère, j'essaie de t'entraîner à ma suite, mais il n'y a rien à faire. Dès que je l'ai aperçu à l'entrée du parc, j'ai su que nous resterions coincées là.

C'est un homme très âgé et laid. Il a la peau brunie par le soleil. Son large sourire s'ouvre sur des dents brisées et jaunies. Une vieille casquette des New Orleans Saints est enfoncée sur sa tête. Il porte des vêtements usés et dépareillés. Un boxer fatigué est étendu à ses pieds. Il joue de la guitare et il chante «Please Don't Pass Me By<sup>2</sup>» avec

un accent de la Louisiane ou quelque chose qui s'en rapproche. Tu l' observes, émerveillée, et je sais que j'ai cessé d'exister pour toi. Tu as vu tout de suite ce qu'il y avait de beau dans cet être et tu t'es arrêtée pour le contempler et l'entendre. Je sens cette bulle qui vous enveloppe tous les deux, toi et cet homme musicien. Il te regarde avec chaleur. Il a deviné, lui aussi, que vous êtes faits de la même étoffe. Celle de ceux qui ne jugent pas les autres et s'avancent toujours vers eux les paumes tendues, le cœur ouvert.

Soudain, tu sembles fouiller dans tes poches et tu te tournes vers moi. Je comprends immédiatement pourquoi. Je sors mon porte-monnaie de mon sac à main et j'en extirpe une pièce de deux dollars que je dépose dans ta maigre main. Tu t'empresses d'aller le porter dans l'étui de sa guitare et tu restes plantée devant lui. À l'écart, je respecte votre monde. Dès qu'il a fini sa chanson, tu t'avances tout près de lui et je vois que tu l'abordes. Il est heureux. Vous discutez en anglais, j'ai l'impression que ça va durer une éternité. Tu lui parles de sa guitare, tu lui demandes d'où il vient.

Le café va refroidir, tout le sucre va se retrouver au fond, les fougasses vont sécher, mais j'attends; il n'y a rien d'autre que je puisse faire. C'est toujours comme ça quand tu croises la musique quelque part, il faut que tu t'arrêtes, que tu prennes le temps d'apprendre à la connaître. Soudain, il semble comprendre que tu es musicienne toi aussi. Il se lève et te tend sa guitare. Épouvantée, tu fais non de la tête. Mais il insiste en souriant, il te parle doucement, comme pour t'appivoiser. Alors, tu étires ton bras mince pour attraper l'instrument. Je suis soufflée de te voir accepter. J'ai en mémoire ces nombreuses rencontres de famille où il fallait te préparer des heures durant pour arriver à tirer de toi un tout petit brin de mélodie. Ébahie, je te regarde enjamber le chien et prendre place sur le banc qu'occupait l'homme. Tes doigts délicats coïncent quelques mèches de cheveux embarrassantes derrière ton oreille. Tu caresses les cordes avec ton pouce en penchant ton visage pour le dissimuler et tu entames un refrain. Le même que l'homme jouait lorsque nous sommes arrivées. Ta petite voix s'élève, timide au milieu

de tout ce mouvement. Dans ce parc où les enfants crient, où les chiens jappent, où les gens rient, marchent, courent, roulent, nous sommes deux à écouter ton chant, deux pour qui le temps est suspendu. C'est haut perché, éraillé, fragile. Ça oscille entre le soupir de jouissance et les pleurs.

*Please don't pass me by, well I've got to go now friends, but, please don't pass me by, for I am blind, yeah but you can see, oh, I've been blinded, I've been blinded totally, oh now, please don't pass me by*<sup>3</sup>.

Ces paroles dérangent quelque chose en moi. Aujourd'hui, tu chantes pour *les monstres, les infirmes, les pauvres, les abîmés et les déchirés*<sup>4</sup>. Partout où tu vas, toujours tu leur offres ton regard, ton sourire, ta chaleur. Mais je ne peux m'empêcher de t'entrevoir, toi aussi, à l'angle d'une rue avec *les monstres, les chassés, les tombés, les estropiés et les pauvres*<sup>5</sup>. Je te vois seule, sans personne pour prendre soin de toi, réduite à tomber à genoux et à supplier : « S'il vous plaît, ne m'ignorez pas ! » Je ne me sens pas bien. Je veux que cette trop longue chanson finisse. Elle m'étourdit et me fait peur. Tes doigts glissent sur le dernier accord. Tu lances un ultime *Please don't pass me by*<sup>6</sup> comme une prémonition de détresse qui semble ne jamais vouloir se terminer. L'homme est encore debout, figé devant toi. Il a l'air grave. Je sais qu'il a compris lui aussi. Il vient d'apercevoir ta prison : cette beauté époustouflante. Cette beauté que l'on voudrait posséder, mais *qui est à jamais perdue pour toi comme elle est perdue pour tous les autres*<sup>7</sup>. En toi, il y aura toujours quelque chose qui échappe.

Tu sembles soudainement te souvenir de moi, tu lèves la tête et me souris. Avec délicatesse, tu remets l'instrument à son propriétaire et lui adresses un léger signe de la main. Tu caresses la tête de son chien qui réagit à peine. Tu lui chuchotes quelques mots doux. Tu te retournes pour me rejoindre. L'homme te lance un *So long, Marianne*<sup>8</sup>. Il me fait un clin d'œil rassurant. Nous repartons toutes les deux.

Cet événement a installé du silence entre nous. Tu planes, mais moi je rumine. Sans parler, nous nous enfonçons vers le milieu du parc. Les paroles de cette chanson que tu viens de chanter. Je suis inquiète pour toi.

La semaine dernière, tu m'as présenté ton nouveau mec. Je me suis engueulée avec lui. C'est un malade. Possessif, manipulateur et violent. Il m'a dit des trucs affreux à ton sujet. Tu étais là, tu as tout entendu. Tu as trouvé le moyen de te défilier en faisant une crise d'angoisse. Tu étais très saoule. Tes larmes et tes hurlements m'ont fait oublier les questions que je voulais te poser. Je t'ai ramenée chez moi. J'ai fini par t'endormir en te serrant contre mon cœur. Ce qu'il m'a dit m'a fait tellement peur que je n'en dors plus la nuit. Il faut que je t'en parle, je n'arrive pas à garder ça en moi. Ça y est, c'est décidé, je brise le silence, je fais exploser ta bulle de joie.

— Marianne, dis-moi la vérité. As-tu recommencé ?

Je remarque tout de suite la panique dans ton regard. Tout ton corps change de posture. Tu as l'air de la biche qui vient de voir le chasseur, mais ne sait pas par où fuir. Je te regarde essayer d'inventer une histoire crédible, je vois les possibilités défilier dans ta tête. Je ne te laisserai pas le temps de construire un mensonge.

— Réponds-moi !

— Je fais de la coco de temps en temps...

De la coco. Pour lui prêter ce nom, tu n'en fais pas qu'une fois de temps en temps. Des larmes que je ne peux pas retenir coulent doucement sur mes joues. En me voyant pleurer, tu te mets à sangloter aussi. Tu essaies d'atténuer la vérité.

— J'en fais pas souvent, j'peux arrêter quand je veux...

— Pis l'histoire du LaTulipe que James m'a racontée la semaine passée, c'est vrai ça ?

Tu restes évasive. Tu essaies de changer de sujet. Puis tu me regardes et je comprends que ça veut dire oui. Je suis saisie. C'est arrivé pour vrai. En sortant du bar, tu as suivi un inconnu qui t'invitait à faire une ligne chez lui. Tu t'es réveillée le lendemain à côté d'un métro sans savoir où tu étais, sans savoir ce qui t'était arrivé la veille. Je n'arrive pas à digérer ça. Ça me déchire. Nous allons finir par te perdre, j'en suis persuadée maintenant. Je suis prise de sanglots et je tremble. J'arrive à peine à pousser cette phrase :

— Tu es mon cœur, Marianne! T'es mon p'tit cœur! J'ai peur pour toi! Ça s'peut pas c'qui t'est arrivé là! Fais attention à toi, je t'en supplie, j'veux pas perdre mon cœur!

Tu me tombes dans les bras. Je t'étreins. Je sens tes épaules frêles secouées par l'angoisse. Je sens ton odeur de fruit, ta peau de bébé, tes cheveux cassés d'avoir trop été teints, ta joue refroidie par les larmes. Je sens dans mes bras une femme et une petite fille tout entière déchirée par cette volonté de bien faire et cet irrésistible besoin d'être libre.

Tu retombes en enfer et je suis impuissante. Je ne peux rien faire pour toi. Je ne peux pas reprendre ta vie en mains à ta place. Tout est emmêlé. Je ne sais pas sur quel fil tirer pour t'aider à voir clair. Je te serre contre moi, petit chat, petit ange, petite fée du rock'n'roll. Tes larmes froides sur mon épaule. Il te pousse des ailes, ma belle, il ne te restera plus qu'à t'envoler. Et moi, avec cette gamine précieuse et fragile entre mes bras, je me demande comment *recoller ce matin torturé à mort avec le jour qui viendra après*<sup>9</sup>.

— Chuuuut... C'est correct, ma belle chouette. C'est fini. Viens t'asseoir, on va manger.

Nous choisissons une table à pique-nique isolée. Pendant que je déballe le déjeuner, tu déchires des morceaux de fougasse que tu lances aux écureuils. Tu as un petit air coupable, tu sais que c'est interdit. Tu te tournes vers moi et me fais ton fameux sourire, celui qui fait craquer tout le monde quand tu appuies ta langue derrière tes dents d'en haut.

Et là, tout de suite, en te voyant, je sais que le soleil est encore dans le parc.

---

## Notes

1. Cette nouvelle fait partie du recueil *Quand les guêpes se taisent* qui paraîtra chez Leméac à l'automne 2012.

2. Leonard Cohen, «Please Don't Pass Me By (A Disgrace)», *Live Songs*, 1973.

3. *Ibid.*

4. *Ibid.*

5. *Ibid.*

6. *Ibid.*

7. Leonard Cohen, «Take This Longing», *New Skin for the Old Ceremony*, 1974.

8. Leonard Cohen, «So Long, Marianne», *Songs of Leonard Cohen*, 1967.

9. Leonard Cohen, «Please Don't Pass Me By (A Disgrace)», *Live Songs*, 1973.